

—Eh ! Georges, demanda l'une d'elles, comment va Claudine ?

—Claudine est morte ! répondit-il.

—Je ne lui croyais pas mauvais cœur à ce petit, reprit une des lavandières. . . . Un peu triste et sournois, et ne donnant pas à sa mère beaucoup de consolation. . . . Mais apprenant bien à l'école. . . . Et c'est quand la maison de Catherine doit être dans son plus grand deuil, qu'il vient se promener sur les bords de la rivière.

—Il a l'air bien triste, fit observer une jeune fille.

—Oh ! moi, jamais il ne m'a inspiré de confiance. . . . La disparition de Claudine est restée sur lui comme une tache. Heureusement, Catherine Tournil n'a que du contentement avec les autres.

Georges ne marchait plus, il courait.

Mais de quelque côté qu'il tournât les yeux, il apercevait soit une vieille femme conduisant sa vache au pré, soit un homme occupé à quelque travail de binage.

Il disparut pendant quelque temps au milieu de l'oseraie, et ceux qui de loin virent un enfant courant à travers les pousses rouges et vertes crurent qu'il jouait avec des camarades.

Le petit malheureux n'avait plus de larmes ; son cœur battait à l'étouffer ; les seuls mots passant sur ses lèvres tremblantes étaient ceux-ci :

—Claudine est morte, il faut bien que je meure !

L'eau paisible de la Marne ne l'attirait pas en cet endroit. Il voyait toujours des bateaux, et redoutait de rencontrer un sauveteur dans les bateliers. Il crut qu'un seul endroit présentait un danger trop réel pour que quelqu'un risquât son sauvetage.

Devant lui le barrage écumait, dessinant une ligne d'une blancheur neigeuse. Pour Georges, cette chute d'eau qui aurait fait sourire un voyageur, représentait une cataracte, un gouffre, un abîme. Il se sentait attiré par ces nappes limpides grondant sur les obstacles et emplissant la vallée d'un bruit continu. Mourir au milieu de ce tumulte, de cette chute qu'avivait le soleil, lui semblait en accord avec la situation de son âme.

Non qu'il analysât ce qui se passait en lui ; le pauvre enfant, s'il avait l'habitude de souffrir, ne savait point définir sa souffrance.

L'analyse est un mal que les penseurs ajoutent à leurs autres maux, et Georges, le cœur gonflé, les paupières brûlées, se répétait seulement qu'il était impossible de supporter la vie puisque la jumelle venait de mourir, et que sa mère ne l'aimait pas.

Il fallait que son chagrin fût bien profond, et sa résolution bien arrêtée, car jamais journée n'avait été plus belle.

En cet endroit, aucun passant. La maison du garde du barrage semblait endormie par la chaleur. Plus de chalands, de lavandières, de tireurs de sable, d'écoliers buissonnant, d'attelages sur la route. Rien que la chute de la Marne, blanche comme du lait, formant de grands remous à l'endroit où elle se mêlait à l'eau verte.

Enfin, Georges arriva proche du barrage, et se sentit enveloppé dans ces grondements, il allait mourir. Dans un moment il cesserait de souffrir.

Nul ne lui reprocherait plus l'enlèvement de Claudine, le trépas de la jumelle. Il ne verrait plus Catherine couvrir de baisers ses frères et ses sœurs, tandis que ses regards voilés de pleurs imploraient une caresse trop souvent refusée. Il ne souffrirait plus rien de tout cela. . . .

Soudain, une pensée traversa son esprit, et vint le troubler dans sa sinistre espérance.

Il crut se souvenir que le curé avait un jour en chaire, répété que Dieu défendait à l'homme d'attenter à sa vie. Alors il crut qu'il pouvait, par une suprême prière, racheter cette faute, dont il était trop jeune encore pour comprendre l'irréparable gravité.

Il tomba dans les herbes, à genoux, les mains jointes, et pria avec l'ardeur d'une jeune âme écrasée par la douleur. Pour lui, il demandait grâce ; pour les siens, pour tous ceux qu'il quittait, il implora la paix et la consolation.

Il se leva ensuite, et son regard, empli d'une douleur à laquelle on eût dit que se mêlait le reproche d'une injustice cruelle, embrassa le cours de la Marne, les coteaux ensoleillés de Saint-Aude, la ligne aérienne de la route de Montmirail, et cet ensemble de bois, de prés, de futaies superbes qui font de ce pays un des plus ravissants coins du monde. Ce regard eut la durée d'un éclair. S'il se fût prolongé, peut-être l'enfant eût-il senti faiblir son courage, mais d'un bond il franchit le barrage et se précipita dans l'abîme. . . .

Un cri dans lequel vibraient les sanglots d'une âme désespérée s'éleva à quelque distance ; une femme affolée, courant à perdre haleine, se précipita du côté où Georges venait de disparaître.

Au moment où celui-ci quitta la chambre dans laquelle agonisait Claudine, Claudine, qu'à cette heure chacun des assistants croyait morte, la douleur qui comprimait les cœurs était trop intense pour que le départ de Georges produisît une grande impression. Catherine ne s'en aperçut même pas. Ses prunelles noyées de larmes demeuraient fixées sur le visage pâle de la jumelle, blanche, calme et belle comme un ange endormi. Mais tout à coup les grands yeux de Claudine s'ouvrirent, elle se souleva sur les oreillers, son bras amaigri s'étendit vers

sa mère, et d'une voix qui semblait avoir changé de timbre, elle répéta :

—Georges ! Georges ! suis-le, il va se tuer !

Catherine fouilla la chambre du regard, Georges n'y était plus ; mais à cette heure pouvait-elle songer à autre chose qu'à l'enfant ressuscitée qu'elle saisissait dans une étreinte ardente ? Elle ne comprit pas même le cri d'alarme de Claudine, le sinistre avertissement qu'elle venait de lui jeter, et roulant son front sur le lit de celle que Dieu lui rendait d'une façon miraculeuse :

—Ma fille ! dit-elle, ma fille !

Les bras frères de Claudine se tendirent, elle saisit les poignets de sa mère, et lui parlant les yeux dans les yeux, lèvres contre lèvres, elle répéta :

—Tu ne comprends donc pas. . . . Georges me croit morte. . . .

Georges veut se tuer. . . . Cours sur les bords de la Marne ! Sauve-le, sauve-le !

Cette fois, Catherine fut secouée des pieds à la tête.

En un instant, elle devina quel drame terrible et mystérieux venait de se jouer dans l'âme de Georges. Le sentiment de son injustice lui traversa le cœur comme une lame aiguë, elle se releva.

—Que personne ne me suive ! cria-t-elle. Puis elle s'élança dans la cour.

Une angoisse profonde déborda de nouveau de tous les cœurs. A peine la jumelle venait-elle d'être rendue à tous ceux qui l'aimaient, qu'une crainte nouvelle bouleversait les membres de cette famille. Cette fois, il ne s'agissait point d'un enfant que Dieu rappelait à lui pour en faire un ange, mais d'un être au désespoir demandant à la mort, avant l'heure fixée par le ciel, la fin des tourments qu'il ne se sentait plus la force de supporter.

Le poids des douleurs devenait plus écrasant pour cette famille chrétienne. A l'inquiétude se mêlait l'effroi moral. François éleva la voix et se mit à prier. La jumelle ne répondait point à l'invocation sainte. Les mains croisées sur sa poitrine, elle paraissait suivre de loin le drame qui se passait sur les rives de la Marne.

Catherine allait comme le vent, cherchant sur la berge si elle n'apercevrait par son fils. Un moment elle crut le reconnaître, mais l'enfant entrevu disparut dans un bouquet de bois descendant jusqu'à la rive, et lorsque Catherine put de nouveau le distinguer, en dépit de la hâte qu'elle mit à le suivre, elle ne parvint point à diminuer la distance qui les séparait.

Il gagnait du terrain, toujours, toujours, et s'approchait davantage de l'eau bouillonnante. Claudine devait avoir bien vu. Dieu permet souvent que les créatures innocentes reçoivent un don de prophétie. Ah ! combien à cette heure Catherine s'adressait de reproches amers ! Si elle n'avait pas témoigné une si grande froideur à Georges, si elle ne l'eût pas rendu responsable du malheur arrivé à Claudine, si elle l'avait gardé dans ses bras comme les autres, il n'aurait point été hanté par cette pensée terrible, plus effrayante encore dans l'esprit de l'enfant que dans celui de l'homme : chercher dans le suicide la fin d'une douleur trop lourde à porter.

N'était-ce pas elle qui l'avait poussé à cet acte de désespoir, en l'éloignant de son cœur, en le traitant en paria de la famille ? Tandis qu'elle élevait Néra, l'enfant des Tziganes, afin de porter bonheur à Claudine, peut-être attirait-elle sur la tête de celui-ci la douleur et la mort par cela seulement qu'elle se rendait coupable à l'égard de Georges.

Elle comprit soudainement les tristesses de l'enfant, son amour de la solitude, sa passion pour l'étude, durant les heures de laquelle il ne songeait plus à ses chagrins, et, par un brusque revirement, il lui sembla tout à coup que celui de ses enfants qu'elle regretterait davantage si elle venait à le perdre, serait ce silencieux, ce timide, qu'elle avait repoussé comme s'il demeurerait étranger à sa couvée.

Oh ! le sauver ! Elle eût donné, pour cela, ce qu'elle avait encore de jours à vivre. Désormais, elle ne voyait plus que lui au monde. Elle oubliait même sa Claudine ressuscitée. Elle lui préférait Georges en ce moment : Claudine, en mourant ne lui laisserait qu'un regret, Georges lui léguerait un remords.

Tout à coup elle le revit.

L'enfant, sa prière faite, s'était redressé. Sa mère l'appela sans qu'il pût l'entendre ; les deux mains pressées sur sa poitrine, elle rassembla ses forces, criant : " Georges ! Georges ! " sans songer que le fracas du brisement de la Marne contre le barrage couvrait entièrement sa voix déchirée par l'angoisse.

Une seconde, l'enfant resta debout, puis, d'un élan, comme s'il craignait de réfléchir, il se précipita.

L'écume du barrage l'enveloppa. L'eau bouillonna un moment avec plus de force, puis le tumulte s'apaisa, et la lourde nappe d'eau continua de ruisseler et de se confondre avec les eaux de la Marne.

Au même instant, obéissant au sublime instinct de l'amour maternel, Catherine, sans songer qu'elle s'exposait à une mort certaine, se jeta dans la rivière en appelant désespérément son fils.

RAOUL DE NAVERY

A suivre